# NE JAMAIS ÉCOUTER LA LUNE - JEAN LASSALLE

Issu de "Revers et médailles", sortie : 2022

Je suis né dans la ferme de mes parents, en plein cœur du printemps pyrénéen. Une semaine : c'est le temps qu'il a fallu à Maman pour me faire sortir. 4,9 kilos sur la balance, pas Samoan, mais pas loin ! Nous sommes alors à la mi-temps des années 50. De Gaulle traversait le désert à la nage et on osait encore, quitte à vous choquer, appeler un chat un chat. De mes tendres années, je conserve comme un goût de gaufre, chaud et réconfortant. Je me revois, aîné d'une fratrie baignée d'amour inconditionnel. Une vie de bonheurs simples. Nos modestes conditions ne nous permettant guère plus que la joie de vivre, nous la saisissions au vol et la dégustions à pleine bouche.

J'avais un an lors de ma première transhumance, à dos d'âne et calé par une citrouille pour éviter que je ne tombe. Car oui, mon père était berger. Comme son père avant lui et comme le père de son père. Ma terre, c'est le Béarn, et de l'autre côté, l'Aragon. Presque au milieu de la chaîne pyrénéenne, mais plus côté Biarritz que Perpignan. En zoomant bien, on arrive sur la vallée d'Aspe, à Lourdios-Ichère, du nom de notre village. 2700 mètres d'altitude, un toit du monde surplombant des langues de nuages. Rien, nous n'avons rien à envier à nos cousins Alpins ou même Andins. Il se dit que j'ai été conçu en plein air, sur les terres familiales, l'ardeur de mes parents ne pouvant souffrir du trajet les menant à leur cabane. Ce pêché originel explique peut-être mon goût pour la liberté. Celle qui ne connaît ni entraves ni frontières.

De grands espaces, de la perte de vue et des montagnes anormalement vertes répondant à des versants escarpés. 8,5 sur l'échelle du dahu, il faut mieux aimer crapahuter pour vivre de par chez nous ! Depuis ces sommets, vous pouvez sentir le vent, fort, puissant, et des odeurs de pins. Sans oublier le lac, les rivières, les multiples ruisseaux et les cascades qui composent la mélodie de nos promenades. Voilà pour le panorama. La faune, elle, s'apparente à l'arche de Noé. Chèvres, porcs, cabris, saumons, marmottes, bouquetins, aigles, vaches et même ces fameux ours bruns qui terrifient les troupeaux.

Si d'aucuns me présentent comme haut en couleur, c'est que le sang ne ment pas. Sans remonter bien haut dans la

*Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas*

généalogie familiale, je peux citer mes regrettés grands-pères. Le père de Papa, était berger, donc, mais aussi sourcier – une sorte de sorcier qui trouve des sources dans la montagne avec une cuillère en bois… Antoine, le père de Maman, était berger, mais tout aussi fêlé. En 1920, il s'est rendu à la capitale pour voir si tous les Parisiens étaient aussi cons que cet important qui l'avait injurié gare Montparnasse, alors qu'il rentrait du front. Petit détail : il a effectué le trajet avec tout son troupeau. Même qu'il a trouvé ça tellement chouette qu'il a campé plusieurs jours sous la Tour Eiffel. Oui, c'était avant Vigipirate, le Covid et toutes les emmerderies décidées dans des bureaux feutrés.

Jusqu'alors coincé dans une bulle de tendresse, j'ai découvert le monde extérieur à six ans. À savoir, l'école élémentaire et son fronton fomblard. Je n'y ai connu ni Liberté, ni Égalité, encore moins Fraternité. Déjà que je devais assimiler le français, moi dont la langue mamernelle est le béarnais… Mais par-dessus le marché, j'ai dû me soumettre aux Tables de la Loi de la jungle. Venu du fond de la vallée, trop grand, trop fils à maman, trop gentil, trop comme ci, il y avait toujours quelque chose en trop, chez moi. Brimades, moqueries. Et cette balle bleue, lourde, à laquelle jouaient les autres gamins et qui me revenait en pleine poire dès que j'avais l'outrecuidance de passer par le village. Sans le rugby, peut-être n'aurais-je jamais été que ce gamin gauche et peureux. Ce qui nous amène à nos moutons.

Mais avant ça, digressons quelque peu. Car il serait malhonnête de ne pas évoquer le rôle de la littérature dans mon parcours. Et oui, un berger lettré, qu'est-ce que vous croyez ? En classe de cinquième, les professeurs s'étonnaient de me voir lire Platon. Et pourquoi donc ? Les montagnards ont tout autant le droit de se délecter des classiques que les thésards. Sans doute cet amour des bouquins m'a permis de survivre au milieu des quolibets. Quelques années plus tard, en classe de terminale, j'ai écrit mon premier livre. Un roman d'amour et d'eau de rose. Je l'avais destiné à mon enseignante de français. Timide tendance maladif, je ne suis pas parvenu à lui en parler. Pourtant, je suis certain que ça lui aurait plu. Alors, elle m'aurait appelé Manu, et moi tutoyé cette Brigitte des montagnes… Las. Les seuls exemplaires de ce roman, oubliés dans le grenier familial depuis les années Giscard, doivent sûrement avoir été bouffés par les rats.

Mes premiers souvenirs de rugby remontent à l'époque de la TSF. Ça sonne comme un groupe de rap, mais en réalité il s'agissait d'un gros poste de radio. Celui des Français qui parlent aux Français, voyez ? Le son n'était pas franchement Dolby Surround, mais toute la maisonnée se réunissait autour du poste pour suivre le Tournoi des Cinq Nations. Il y avait mon père qui, malgré ses commentaires intempestifs, ne connaissait, en réalité, pas grand-chose au rugby. Ma mère, de son côté, disparaissait assez vite dans la cuisine où elle flanquait de temps à autre un coup de pompe aux chiens pour se rappeler à notre bon souvenir. Mon frère et ma sœur, quant à eux, ne feignaient même pas de déchiffrer cet étrange langage. En réalité, j'étais le seul à vraiment suivre les exploits de nos Bleus. Cette scène de vie peut paraître bien fade à l'heure de la 5G et des réseaux asociaux. Pourtant, je vous assure que je voyageais au cours de ces retransmissions, mon esprit fuguant

*Le FC Oloron ?*

*Non, moutons*

au-delà de nos montagnes et même de la Manche, Murrayfield, le temple du charbon, Cardiff et ses joueurs monstrueux de 99 kilos, les landes de pierre du Connemara, l'antre de Twickenham… L'évasion, pour pas un rond ! Tête de Turc à l'école et au collège, tout change lors de mon passage au lycée. Car c'est au lycée agricole de Montardon – Montardon deux minutes d'arrêt – que je découvre le rruby avec l'équipe du lycée. Fier comme un pape d'arborer son maillot jaune et noir, comme celui de La Rochelle, ces bagnards ! Une équipe redoutable, composée de rudes gaillards. Bien évidemment, je vous parle d'un temps où la force ne se développait pas dans les salles de musculation, mais aux champs. Tel Richie McCaw qui s'entrainait à plaquer ses moutons, j'aimais défier les plus jeunes vaches de notre ferme à la course à pied. Bon, c'est moins impressionnant, mais, que voulez-vous, n'est pas All Black qui veut…

C'est donc ce sport étrange et ô combien complexe qui m'a permis de m'affirmer. Refus d'être cette éternelle victime, ce pauvre garçon dégingandé. Ou peut-être n'avais-je pas le choix, puisque jouer les poltrons dans un dortoir de cent lycéens équivaut au peloton d'exécution.

Rapidité, agilité, sens du jeu et charisme, le troisième ligne aile que je suis devenu a vite été nommé capitaine. Les souvenirs ne manquent pas, contrairement aux photos sur lesquelles personne n'a pu mettre la main. Existent-elles seulement ? Cela vous semblera étonnant, jeunes gens, mais l'essentiel était ailleurs. Les images sépias piochées dans ma mémoire montrent deux titres de champion de France des lycées glanés face à des équipes d'Agen et de Clermont, excusez du Pau.

J'y ai croisé la route d'Astres, de Fourroux ou encore de Skrela. Doués, certes, mais l'écart entre eux et moi n'était pas si stratosphérique. D'ailleurs, plusieurs de mes camarades joueront par la suite à Oloron, club d'une élite foutraque qui comportait 64 équipes réunies en huit poules… Aujourd'hui en Fédérale 1, le FCO a connu son âge d'or quelques années

plus tard. Porté par 12000, 15000 spectateurs – ce qui ferait pâlir beaucoup des cadors de l'actuel « meilleur championnat du monde »… – le Fécéo s'invitait régulièrement aux phases finales. Il y a le pré, naturellement, mais le rugby c'est autant pour les copains et les troisièmes mi-temps ! L'autoroute qui relie Toulouse à Montpellier, n'ayant pas encontre été construite, nous étions bien contraints, sur le chemin du retour, de nous arrêter à chaque village-étape pour nous dégourdir le gosier. Comme un petit Tour de France, mais éthylique. Troisième mi-temps, toujours, j'étais souvent chargé, en tant que frontalier de l'équipe, de faire les commissions de l'autre côté des Pyrénées. Aux heures les plus sombres de l'Histoire, mon père faisait passer des réfugiés communistes de l'Espagne vers la France, puis des Gaullistes de la France vers l'Espagne. Jean Moulin qui peut, j'ai pour ma part emprunté ces sentiers de contrebande pour convoyer des caisses de Ricard.

Je ne m'en serais jamais douté, mais mon deuxième titre de champion de France des lycées a été mon chant du cygne rugbystique. Une victoire à la saveur de krach pétrolier. En effet, juste après la finale, j'ai appris que Papa venait de faire une terrible chute en montagne. Ne devait sa vie qu'à un chien qui avait alerté d'autres bergers. Mon père, homme de

***La relève bien assurée***

records, a été le premier Français sauvé par hélitreuillage, mais aussi le premier patient de la chambre de verre de l'hôpital d'Oloron. S'en suivront des mois de coma, puis une minerve effrayante qui lui donnait une allure éléphantesque.

Quand je suis arrivé sur les lieux du drame, la nuit soufflait des relents glacés. Gorge sèche et lacets défaits, j'ai aperçu un amas de bêtes livrées à elles-mêmes. Une scène biblique. Ne manquaient que les éclairs zébrant le ciel. Aîné de la fratrie, j'ai de suite compris qu'il m'incomberait de reprendre les rênes de la ferme. Le rugby, c'était terminé. Jamais je n'enfilerai la tunique bleue d'Oloron, ni d'aucun autre club. Je n'avais pas vingt ans et mon monde s'effondrait.

Alors, je me rappelle être tombé, à genoux. D'avoir hurlé à la face de la lune toute ma rage adolescente. Pourquoi ? Perqué ? Des larmes striaient mes joues pendant que du béarnais sortait de ma bouche. Quand soudain, la lune pyrénéenne s'est mise à me parler. C'est insensé, mais c'est ainsi que cela s'est passé. Elle m'a réconforté. Oui, de son croissant nacré, elle m'a dit des mots bleus, des mots faux. Les sermons d'un amant à sa reine d'un slow.

Elle m'a juré, main sur le cœur, si, si, que cet accident était le fruit du destin, et qu'il me conduirait vers un horizon plus dégagé. Le rugby n'était qu'un leurre. Une impasse. Je n'avais aucune raison de m'apitoyer sur mon sort, puisque je reprendrai courageusement la ferme du père, et que je serai élu maire de mon village deux ans plus tard. Rien que ça ! Ragaillardi, j'ai prêté une oreille attentive. L'astre blanc a continué ses boniments.

Quelques années plus tard, moi, Jean Lassalle, petit gars de la vallée d'Aspe, deviendrait ingénieur-conseil, parce que c'est le seul titre de dispo sans diplôme, et que ça sonne pas trop escroc. Puis, une idée venue d'Israël, le goutte-à-goutte sur cette terre du Lot-et-Garonne qui a vu mon père, berger, mon grand-père, berger, transhumer avec leurs troupeaux. Et que je monterai une entreprise, recruterai, et que je gravirai les échelons de la politique locale, puis nationale, et des rêves plein la gueule. Des rêves trop hauts, mais pas pour moi, Jean Lassalle, qu'elle m'a dit, cette lune.

Que député, à Paris (où il n'y a pas que des cons), bateleur, fort en gueule, qu'un Tour de France des douleurs et des espoirs avec mon bâton de pèlerin. Qu'une grève de la faim de 39 jours pour sauver les miens du poison mortel que s'apelerio chômage. Que les plateaux télé, les journalistes et les salles combles, que l'élection suprême, celle de la présidence de la République. Deux fois, même. Ou peut-être trois, c'est que les bêlements des moutons couvraient le flot de la luna. Les débats, devant des millions de François, moi, bien droit, mon accent à couper à la serpe, m'exprimant tantôt les yeux clos comme un rabbin montrant son incommensurable érudition, tantôt éructant contre les beaux esprits, engoncés dans leurs costumes valant un an de peine, pour le commun des mortels. Alors, était-ce si grave si je ne foulais plus de terrain de rugby ? De pieux mensonges, mais les promesses n'engagent que ceux qui veulent y croire. Or, ce soir tourmenté de janvier, j'y ai cru de toutes mes forces. J'ai reniflé bruyamment, me suis mouché sur ma manche, désélégamment. Puis la lune est retournée à son silence d'ivoire, et moi à mon troupeau. Pour le reste de ma vie.

Depuis ce jour, Luna est demeurée une étrangère, ne se risquant plus à couper le cordon entre elle et la terre. Parfois, il m'arrive de m'interroger. Pourquoi de telles sornettes ? A-t-on au moins conversé ? Enfin, elle, me parlant, moi, hoquetant, morvant. N'aurais-je pas plutôt rêvé cet instant ? Il est vrai qu'à quatre-vingt-douze printemps, on a tendance à saute-moutonner entre le passé et le fantasmé.

Pour soulager ma peine, pourquoi ne m'a-t-elle pas plutôt dit que je rencontrerai, quelques années plus tard, une Parisienne délicieuse et attentionnée qui me donnera quatre magnifiques enfants ? J'aurais signé des deux mains ! Surtout si elle avait ajouté que mes trois fils étancheront ma frustration sportive. En effet, mes deux cadets, après avoir été formés à Pau et à l'UBB, sont revenus dans la vallée pour sauver Bedous, un club du dimanche comme il y en a tant. Le rugby des copains, du village, celui que j'ai connu, au siècle passé. Sans oublier Thibault, l'aîné, qui est devenu champion d'Europe avec Toulon, champion de France avec Castres. Il ne saurait y avoir plus belle revanche sur la fatalité. Mais plus encore, elle aurait dû m'assurer que le travail de la ferme me comblera, et que mon destin, enfin, mon destin serait le mien.

Probablement qu'à cet instant si troublé de mon existence, mon père presque mourant, les bêtes sans dessus-dessous, le jeune homme que j'étais avait besoin de promesses déplacées. Quoi qu'il en soit, la vie a suivi son cours, comme l'eau glissant sur les rochers. Puis, franchement, un berger à l'Assemblée, diu vivant, faut-il être cinglé !

*Jérémie Schwartz*